

LA RÉVOLUTION RUSSE...

Deuxième partie:

Pour que le lecteur puisse bien comprendre ce que je vais exposer dans la suite, je crois qu'il est nécessaire d'établir brièvement les dispositions mentales qui m'animaient à l'époque de mon arrivée en Russie.

Il y a deux ans de cela. Un gouvernement, le «*plus libre de la terre*», m'avait fait déporter, en compagnie de 248 autres hommes politiques du pays dans lequel j'avais vécu pendant plus de trente ans. Je protestai avec véhémence contre le crime moral perpétré par une prétendue démocratie en ayant recours à des méthodes qu'elle avait si violemment attaquées de la part de l'autocratie tsariste. Je stigmatisai la déportation d'hommes politiques comme un outrage aux droits les plus fondamentaux de l'homme, et je la combattis pour affaire de principe. Mais mon cœur était content. Lorsque la Révolution de février éclata, j'avais désiré déjà aller en Russie, cependant l'affaire de Mooney m'en avait empêché: j'avais de la répugnance à quitter le champ de bataille. Ensuite, les États-Unis m'emprisonnèrent et ouvrirent contre moi des poursuites pénales pour mon opposition contre la boucherie mondiale. Pendant deux ans, l'hospitalité forcée des prisons fédérales empêcha mon départ. La déportation s'ensuivit. J'ai déjà dit que mon cœur était content. Mot trop faible pour exprimer la joie débordante qui emplissait tout mon être à la certitude de visiter la Russie.

La Russie! J'allais rentrer au pays qui avait fait disparaître l'empire des Tsars de la mappemonde, j'allais voir le pays de la Révolution Sociale! Peut-il y avoir une plus grande joie pour quelqu'un qui, dans sa prime jeunesse, avait été un rebelle contre la tyrannie, et dont les rêves imprécis de jeunesse avait entrevu un monde de fraternité humaine et de bonheur, et dont la vie entière avait été consacrée à l'avènement de la Révolution Sociale?

Le voyage fut un véritable pèlerinage. Quoique nous fussions des prisonniers et traités avec une sévérité militaire, et que le *Buford* fût un vieux tonneau faisant eau, et mît notre vie constamment en péril durant cette Odyssée d'un mois, la pensée que nous étions en route pour le pays de la Révolution fertile (en promesses) maintint toute la compagnie des déportés dans la meilleure humeur et dans le frisson de l'attente du grand jour qui s'approchait. Le voyage fut long, très long, et honteuses les peines que nous dûmes endurer; nous étions entassés sous le pont, vivant dans l'humidité et une atmosphère pourrie, et nourris avec de maigres rations. Notre patience était presque au bout, mais notre courage inébranlable; et enfin nous parvînmes à destination.

Ce fut le 19 janvier 1920, une nous mîmes pied à terre sur le sol de la Russie des Soviets. Un sentiment de solennité, de respect m'accabla presque. C'est le même sentiment qu'ont dû éprouver mes pieux aïeux pénétrant pour la première fois dans le *Sanctuaire des Sanctuaires*. Un grand désir s'était emparé de moi,, de m'agenouiller et d'embraser cette terre arrosée par le sang des générations de souffrance et de martyre, arrosée à nouveau par les révolutionnaires triomphants de nos jours. Jamais auparavant, pas même lorsque je fus rendu à la vie après les ténèbres horribles de quatorze ans de prison, je n'avais été ému si fortement, brûlant du désir d'embrasser l'humanité, de déposer mon cœur à ses pieds, de sacrifier ma vie mille fois, si c'était seulement possible, au service de la Révolution sociale. Ce fut le plus grand jour de ma vie.

Nous fûmes reçus à bras ouverts. L'hymne révolutionnaire, exécuté par l'orchestre rouge, nous salua avec enthousiasme au moment où nous traversions la frontière russe. Les acclamations des défenseurs à bonnets rouges de la Révolution se multiplièrent à travers les bois, résonnant au loin comme des roulements du tonnerre. Devant le symbole visible de la Révolution triomphante, je restai la tête courbée.

J'étais ému et fier, mais cependant, je me sentais tout petit devant la grandeur de la manifestation de la

Révolution sociale actuelle. Quelle profondeur, quelle grandeur s'y révélaient, et quelles immenses possibilités se révélaient dans ses perspectives!

J'écoutai la voix de mon âme: «*Que ta vie passée puisse avoir contribué, si peu que ce fût, à la réalisation du grand idéal humain et à ceci qui en est le commencement*». Et j'ai eu conscience du grand bonheur qui était offert d'agir, de travailler, d'aider de tout mon être à réaliser l'expression révolutionnaire complète de ce peuple merveilleux. Ils ont lutté et sont sortis victorieux de la bataille. Ils ont proclamé la révolution sociale: cela signifiait que l'oppression avait cessé, que la soumission et l'esclavage, les deux fléaux de l'humanité, étaient abolis. L'espoir de tant de générations et d'âges s'était enfin réalisée. La justice s'était établie sur la terre, du moins sur la partie du tout qui comprenait la Russie soviétique, et désormais ce précieux héritage ne serait plus perdu.

Mais les années de guerre et de révolution ont épuisé le pays. Il y a de la souffrance et la famine, et grand besoin de cœurs courageux et de mâles volontés pour agir et aider. Mon cœur était plein d'allégresse. Oui, je me donnerai de tout mon être au service du peuple. Je serai rajeuni par chaque effort en avant, dans la tâche la plus rude, pour l'accroissement du bien-être commun. Je veux consacrer toute ma vie à la réalisation du grand espoir du monde, à la Révolution sociale.

Au premier avant-poste de l'armée russe s'organise un formidable meeting pour nous souhaiter la bienvenue. La grande salle, remplie de soldats et de marins, les femmes en habits de religieuses sur l'estrade des orateurs, leurs discours, toute cette atmosphère palpitante de la Révolution agissante... tout cela fit une grande impression sur moi. Pressé de dire quelque chose, je remerciai les camarades russes pour la chaleureuse réception faite aux déportés d'Amérique, les félicitai des luttes héroïques qu'ils soutenaient et leur dis la grande joie de nous trouver parmi eux. Et ensuite, j'exprimai toute ma pensée dans cette unique phrase:

«Chers camarades, leur dis-je, nous ne sommes pas venus pour enseigner, mais pour apprendre, pour apprendre et pour aider».

Voilà mon entrée en Russie. Et voilà ce qu'éprouvèrent la plupart des déportés, mes compagnons.

(Février 1922)

Alexander BERKMAN.
